

## L'ENQUÊTE DE PANAMA



I

Toto. — C'est moi-même qui les ai élevés, ces souris-là. Si tu savais comme elles sont dociles !



II

L'Institutrice. — Monsieur Toto, venez de mettre quelque chose dans vos poches. Donnez-moi cela.



III

— Eh ! bien, puisque vous refusez de me le donner, je vais vous l'ôter.



IV

— !!! — !!! — !!!

## UNE TERDIBLE NUIT

RÉCIT D'UN GENDARME

Il y a de cela douze ans, je venais de finir mon congé, et, au lieu de retourner au pays, où je n'avais plus de famille, j'avais demandé à entrer dans la gendarmerie.

On m'incorpora dans la gendarmerie coloniale, et je fus envoyé à la Martinique, ce qui ne me déplaisait pas, vu qu'on m'avait assuré que c'était un magnifique pays et que la vie y était agréable.

Quand je débarquai à Fort-de-France, le premier mot que me dirent les camarades fut : "Prends garde au serpent".

Et ils n'avaient pas tort.

Figurez-vous qu'il y en a partout, jusque dans ses maisons, jusque dans les chambres ; à la campagne, on ne peut pas réparer un parquet sans en trouver une demi-douzaine, qui sont entrés là quand ils étaient tout petits, et qui s'y sont tellement engraisés à se nourrir de rats et de souris qu'ils ne savent plus sortir.

On ne peut pas s'asseoir sur l'herbe sans craindre de s'asseoir sur l'un d'eux, on ne peut pas grimper à un arbre pour avoir un coco ou un mango sans s'exposer à rencontrer un de ces oiseaux dans les branches. Ils nagent dans l'eau, s'élançant dans l'air comme des flèches et vous menacent à tous moments, en tout lieu, si bien qu'il meurt dans cette petite île plus de cent personnes par an de la piqure du serpent sur une population de 100,000 âmes environ.

La morsure vous tue aussi bien et aussi raide qu'une balle de pistolet, de sorte que, si cela vous arrive, vous pouvez vous économiser la visite du médecin, vous en avez tout au plus pour quelques heures, quand vous n'êtes pas mort de peur avant.

Les premiers jours, je faisais l'incrédule, croyant que les camarades voulaient se moquer de moi, et je riais bien fort quand ils me racontaient qu'un gendarme, en mettant sa botte d'ordonnance, avait été piqué par un serpent qui s'y était réfugié pendant la nuit, et qu'un autre jour, un habitant, en ouvrant un tiroir de sa commode pour y prendre une cravate, avait trouvé un serpent femelle avec plus de cent petits qui s'y étaient installés ; je vis trop tôt que ce n'étaient pas là des contes faits à plaisir pour épouvanter les nouveaux venus.

Il y avait quinze jours environ que j'étais arrivé, lorsque je reçus l'ordre de partir avec un brigadier pour faire une tournée dans l'intérieur de l'île. On avait commis quelques vols en ville, et nous devions aller fouiller un peu les cases des nègres qui vivent dans les mornes.

Nous partîmes de Fort-de-France le matin à cinq heures, pour éviter la trop grande chaleur. Nous devions suivre une route qu'on appelle le chemin de la *Trace*, coucher au poste des *Deux Choux*, ainsi nommé à cause de deux grands choux palmistes qu'on aperçoit au loin dans la montagne, et revenir le lendemain.

Au moment du départ, l'on m'avait fait encore

quelques plaisanteries sur les serpents, et j'en avais ri comme d'habitude. Nous avions de bons chevaux, le temps était superbe ; c'était une véritable partie de plaisir de voyager ainsi, d'abord au milieu des champs de cannes qui commençaient à mûrir, puis bientôt au milieu des bois qui faisaient comme un berceau sur notre tête.

Vers dix heures, la chaleur devenant trop forte et nos chevaux commençant à se fatiguer, le brigadier se dirigea vers une habitation qu'on apercevait à un petit kilomètre de la route. C'était le moment de la récolte : on coupait les cannes, on les portait au moulin qui les écrasait, on faisait bouillir l'eau qu'elles avaient ainsi donnée, et, après trois ou quatre ébullitions, on avait du sucre. Toute la maison était en fête, car la récolte s'annonçait bien, et nous fûmes reçus à merveille.

Mais n'y a pas si bonne compagnie que l'on ne quitte, comme dit le brigadier. Vers quatre heures, nous avions encore deux heures de route, et nous voulions être rendus au poste avant la nuit, qui arrive tous les jours à six heures dans ce pays-là.

Avant notre départ, le propriétaire voulut absolument nous faire goûter du *vessout*, comme qui dirait du vin doux de la canne ; c'est le jus qui n'a encore bouilli qu'une fois, et les naturels trouvent que c'est un vrai régal ; libre à eux. Des goûts et des couleurs...

Toujours est-il que nous suivîmes le planteur à la sucrerie ; le sol était jonché de cannes écrasées sur lesquelles on glissait en marchant.

— Range donc un peu cette *bagasse*, dit le maître à un nègre qui s'empressa d'aller prendre un râteau accroché au mur.

Je ne sais comment il fit son compte, mais l'instrument lui échappa de la main et tomba entre la muraille et une rangée de futailles vides destinées à être remplies du sucre que l'on préparait.

Le malheureux passa le bras entre deux tonneaux pour reprendre son râteau, mais aussitôt un cri rauque et effrayant sortit de sa poitrine.

— Serpent ! s'écria-t-il.

Et tombant assis sur un monceau de cannes, il nous montra son bras où deux piqûres, un peu au-dessous de la saignée, laissaient échapper deux minces filets de sang.

On s'empressa autour de lui, on courut à la pharmacie, on essaya de cautériser la plaie ; tout fut inutile : la morsure était tombée sur une veine et le venin s'était répandu dans tout le corps en un rien de temps.

Lorsqu'une heure après nous montâmes à cheval, le pauvre diable était déjà mort.

Nous prîmes le galop pour rattraper le temps perdu ; heureusement que la lune était dans son plein, et comme dans ces pays-là les clairs de lune valent le jour, nous arrivâmes sans encombre au poste des Deux Choux.

On appelle ça un poste, c'est une façon de parler ; c'était tout simplement une espèce de hangar ouvert à tous les vents, aussi bien pour les chevaux.

Une petite case en bois servait au maréchal des logis qui commandait. La cuisine se faisait sur des briques, à la belle étoile.

Mais je n'avais pas le cœur à souper, la mort du pauvre nègre m'avait bouleversé, et tout le long de la route le moindre bruit dans l'herbe, le plus léger frémissement dans les feuilles me faisaient tressaillir.

J'eus de la peine à m'endormir, et quoique je me fusse couché le premier, j'étais encore à me tourner et à me retourner sur le lit de camp, que les camarades ronflaient depuis longtemps ; je crois bien que j'avais un peu de fièvre, et à chaque instant je me réveillais en sursaut : je voyais des serpents partout.

Enfin, vers minuit, je sentis le sommeil qui venait pour tout de bon : mais mieux eût valu rester éveillé. Un cauchemar épouvantable m'oppressait : je rêvais qu'un énorme serpent s'était introduit dans le poste, qu'il avait rampé jusque près de moi, et, qu'attiré par la chaleur, il s'était blottit sur moi. Je le sentais sur ma poitrine, enroulé sur lui-même, *lové*, comme on dit dans les colonies, c'est-à-dire prêt à s'élaner. Je n'osais bouger, et cependant ce poids m'étouffait.

Il y eut même un moment où ce sentiment de suffocation fut si fort que je me réveillai.

Que le bon Dieu vous preserve d'un semblable réveil !

Ce n'était pas un rêve : le serpent était là, sur ma couverture ; un mouvement que j'avais fait en ouvrant les yeux l'avait sans doute réveillé lui-même, car sa tête s'était soulevée un peu au-dessus de la spirale formée par le corps, et elle se balançait de droite à gauche, comme si elle cherchait l'ennemi qui l'avait dérangé. La lune l'éclairait en plein, et je distinguais les yeux noirs du reptile. Il y eut un moment où ses yeux noirs s'arrêtèrent sur les miens ; rien ne pourra rendre l'horreur de cette sensation. Enfin la tête se détourna et, après quelques oscillations, finit par s'abaisser sur la masse du corps, et resta immobile en face de mon visage.

Combien de temps restai-je ainsi les yeux ouverts, sans oser, sans pouvoir bouger ou crier ? Je ne sais, mais au point du jour le serpent commença à remuer ; je le sentis qui s'étirait et, se déroulant tout doucement, il se dirigea tranquillement vers la porte restée ouverte, et sortit du poste.

Je sautai à terre, je saisis un fusil au râtelier et, visant l'animal qui rampait lentement sur la route, je fis feu. Le monstre bondit sur le coup, puis retomba immobile.

Les camarades réveillés s'approchèrent. Le serpent était mort et j'étais tombé évanoui.

Quand je revins à moi et que je me regardai dans un miroir, je crus qu'on m'avait mis de la farine sur la tête, comme on a coutume de faire à ceux qui ont reçu un coup de soleil.

J'avais les cheveux tout blancs.

X...

(Journal de Péroune.)

Ripans Tabules curo tho blues.